

# Culture arabe, fausses

**Jamais peut-être les questions de l'altérité, du syncrétisme et des jeux migratoires n'ont connu une telle actualité dans les pays arabes depuis les indépendances.**

Le «monde arabe» fait continuellement l'actualité depuis au moins une quarantaine d'années : défaite de juin 1967, guerre civile au Liban, violences en Algérie, intifadha en Palestine, invasions de l'Irak et de la Libye, «printemps arabe», événements continûment rapportés sans aucune distance critique par les médias qui semblent engendrer des effets structurants sur la manière dont l'altérité est vécue. La géographie, à elle seule, ne peut aucunement rien expliquer dans cet univers divisé en trois parties distinctes (Machrek, Maghreb et Golfe) que ni l'Histoire ni les choix politiques et idéologiques ne semblent réunir. Certes, l'espace thématique consensuel demeurerait la Palestine et une forte soif de jeux démocratiques. Nous essaierons, dans cet article, de voir comment est vécue la question de l'altérité et de l'emprunt dans un ensemble arabe vivant des situations tragiques et des relations trop ambiguës avec l'«Occident».

Partout, dans les espaces publics et privés, l'Occident est fortement présent, que ce soit dans le discours ou dans les pratiques ordinaires, administratives, artistiques et politiques. Il n'est nullement possible d'en parler sans situer la question dans ses espaces historiques. Nous pourrions, par la suite, voir comment la production dramatique et littéraire donne à voir l'Autre qui est fondamentalement présent dans tous les textes littéraires et artistiques dans la mesure où la forme de représentation littéraire et artistique actuelle a été empruntée justement à l'Autre dans des conditions particulières. Nous tenterons d'interroger le rapport qu'entretient l'Occident avec les Arabes, en explorant quelques espaces littéraires et artistiques. La production culturelle arabe nous révèle-t-elle les tensions engendrées par cette situation et comment travaille-t-elle les jeux identitaires ? C'est autour de ces questions que s'articule notre communication. Ainsi, nous emprunterons, par endroits, certaines propositions d'Edward Saïd, de Fernando Ortiz et de Frantz Fanon nous semblant opératoires dans notre lecture.

Il est utile de signaler que le voisinage des Arabes avec l'Europe est très ancien, fait depuis longtemps de heurts, de méfiances et d'accords ponctuels. Certains orientalistes européens et les néoconservateurs américains, notamment Samuel Huntington et Bernard Lewis, ont soutenu l'idée trop peu sérieuse que la première césure entre Occident et Orient datait de l'antiquité grecque et pour d'autres, y compris Edward Saïd, il y est fait mention dans les textes tragiques grecs, en l'occurrence *Les Perses* d'Eschyle et *Les Bacchantes* d'Euripide. Mais ce qui est certain, c'est qu'à l'époque, l'Europe n'existait pas et la Grèce vivait une sorte d'hypertrophie du moi. Ce n'est qu'à partir du Moyen-Âge que les Arabes découvraient l'altérité européenne marquée par la présence de deux religions monothéistes concurrentes : la chrétienté et l'islam, et l'émergence d'une explication binaire : l'Occident chrétien opposé à l'Orient musulman. C'est l'ère des «croisades». Certes, la Renaissance et le XVIII<sup>e</sup> siècle vont transformer les règles en déplaçant le débat sur la religion ailleurs, considérant que l'islam était «fanatique», selon Voltaire, ou incarnant le «despotisme oriental», aux dires de Montesquieu, préparant aux conquêtes coloniales du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est cette période qui nous intéresse le plus dans notre exposé. Ainsi, la colonisation va imposer, par la force, une altérité non désirée, du moins dans les pays du Maghreb et succé-

dant à une conquête au Moyen-Orient, celle de Napoléon en Égypte (1798-1801). Tout avait commencé par une sorte d'«hypothèque originelle» pour reprendre cette belle expression du sociologue tunisien, Mohamed Aziza, qui permet peut-être la découverte de l'altérité, celle-ci fortement imposée, engendrant de terribles césures.

Si on examine de plus près les conditions d'émergence des formes de représentation européennes dans les pays anciennement colonisés, on comprendra vite que ces structures artistiques et littéraires dites modernes furent découvertes et adoptées dans une période de déclin et de décadence. C'est vers la fin des années 1840 et le début des années 1950 que ces formes firent leur apparition au Proche-Orient à la suite de quatre événements majeurs : expédition de Bonaparte et des troupes européennes ; la Nahda ou Renaissance (qui n'était qu'une tentative d'appropriation des structures culturelles européennes) ; construction d'une armée unie et apparition des premiers embryons d'un Etat national ; départ en France d'étudiants égyptiens pour s'initier à diverses disciplines scientifiques, techniques et artistiques. L'Algérie et les autres pays du Maghreb connurent la même situation sauf qu'ici, les autochtones n'admirent pas facilement ces nouvelles formes qui risquaient, selon eux, d'effacer leur propre culture. Si les élites du Machrek prirent vite en charge, fascinés par l'Europe, les formes artistiques occidentales, les assimilant et les revendiquant, les Maghrébins, trop méfiants, ne durent accepter ces nouvelles structures que par nécessité, pour reprendre Mostefa Lacheraf.

Mais la représentation associait en quelque sorte les éléments du terroir qui traversaient toute la société et la nouvelle structure qui apportait de nouvelles données et imposait sa propre forme et son propre discours. Depuis l'adoption des formes européennes de représentation, de nombreux traits et éléments appartenant à différentes cultures s'interpellent, s'entrechoquent et s'interpénètrent dans la représentation dramatique, littéraire et politique. La rupture totale avec les formes culturelles originelles n'est nullement possible. Certes, les structures empruntées ou «conquérantes», pour reprendre Ortiz, dominant, mais n'effacent pas de l'imaginaire collectif les espaces culturels autochtones ou «natifs» qui refont surface dans toute situation de communication. C'est d'ailleurs dans ces conditions qu'apparaissent dans les textes littéraires et dramatiques des résidus et des stigmates d'une mémoire populaire réfractaire à tout embastillement et à toute fermeture.

Cette situation provoqua inéluctablement la marginalisation des cultures locales et engendra une profonde césure, espace de périls futurs. Il n'y eut nullement une analyse sérieuse des formes de représentation européennes qui auraient dû se prêter à un examen critique et à une adaptation en douceur dans les pays du Moyen-Orient, fascinés par l'Europe, confondant francisation et modernisation. Au Maghreb, les choses se déroulèrent autrement. C'est vrai que les conjonctures socio-historiques étaient différentes. Les pays d'Afrique du Nord étaient sous domination française. Les populations et une partie des élites rejetaient toute forme de représentation occidentale vite assimilée à une sorte de trahison. Il faut attendre le début du XX<sup>e</sup> siècle pour voir les élites de ces pays accepter, souvent par nécessité, la culture de l'Autre. C'est ainsi que commencèrent à se constituer les premières structures politiques, les premiers embryons d'une intelligentsia de type «moderne» et à voir le jour les premiers écrits romanesques, dramatiques et historiques.

L'appareil, par excellence, qui fait fonction de propagateur de la parole de l'Autre

est sans aucun doute la structure scolaire. Celle-ci va être le vecteur par excellence de la diffusion d'un discours double, marqué par les références aux valeurs des Lumières et de 1789 et les jeux répressifs de la colonisation. Double attitude. Discours ambivalent engendrant deux entités discursives différentes, marqué par des attitudes conflictuelles. Le discours assimilationniste au Machrek et au Maghreb va marquer profondément le territoire, à côté d'une littérature de combat. Dans ces deux romans algériens parus en 1949, *Aziza* de Djamila Debbèche et *Bou El-Noar, le jeune Algérien* de Rabah Zenati, l'école française est célébrée tandis que les établissements autochtones sont vigoureusement attaqués, caricaturant, péjorant les idées nationalistes et célébrant le «rapprochement des races» et les «bienfaits» de la colonisation. La désillusion et le désenchantement viendront par la suite, ce qui va donner lieu à l'apparition d'un discours de combat.

La question de l'emprunt traverse la représentation culturelle et marque profondément l'univers culturel. Tous les textes empruntent leur substance originelle à la culture dite occidentale. La source européenne est primordiale. L'unique source de référence demeure la Grèce antique comme si les autres cultures étaient mineures, incapables de donner vie à des formes culturelles mures et accomplies. Cette exclusion volontaire correspond au discours dominant sur les pratiques culturelles et «l'universalité» qui considère que toute forme culturelle savante doit impérativement prendre comme point de départ les signes culturels de l'«Occident» (il faudrait redéfinir cette notion trop ambiguë, nous paraissant trop flasque) et prendre comme point de départ la Grèce, comme espace initiatique, d'ailleurs «inventée», selon nous, par l'Europe pour des raisons de légitimation historique et idéologique alors que sa découverte fut trop tardive.

Comment ainsi, dans ces conditions où la mémoire est marquée par la perte de l'Andalousie, les défaites de 1948 et de 1967, l'agression contre le canal de Suez en 1956, les tragédies coloniales et les dernières escapades de l'Irak et de Libye, l'«Arabe» qui n'est nullement singulier, mais pluriel contrairement à l'imagerie médiatique et littéraire véhiculée par de nombreux auteurs européens et américains, fabriquant leur Arabe (cruel, lâche, fou, peureux, hostile à la démocratie et misogyne) à sa mesure réagit-il à tout ce fatras de situations négatives ? L'Arabe est présenté comme singulier, identifié au sable et au désert, dans l'imagerie dominante européenne. Le désert serait ainsi le signe distinctif, par excellence, de l'Arabe. Dans une thèse de doctorat de Marlène Nasr, «Les Arabes et l'islam vus par les manuels scolaires français (1986 et 1997)», l'auteure arrive à la conclusion que l'identification de l'Arabe et du désert (d'ailleurs inhabité) est un stéréotype dominant du discours, d'ailleurs manichéen et binaire donnant à voir des «Arabes, des Maures et des bédouins», peureux et lâches confrontés aux vaillants et courageux Français. Daniel Maingueneau qui a travaillé sur les manuels scolaires de la troisième République constate la même chose : «Les Arabes sont décrits endormis dans les rues, une immense torpeur recouvre l'Algérie, univers de la paresse qui exige l'intervention d'un agent, d'une efficacité intacte, pour mettre au travail énergies et richesses léthargiques». Il est souvent présenté, comme dénué d'histoire. C'est ainsi qu'étaient décrits les Algériens dans la littérature coloniale et les discours des politiques. Meursault dans *L'Étranger*, dans le prolongement de la littérature algérienne (Randau et Bertrand) tue l'Arabe, d'ailleurs sans identité, indigne d'exister. Gérard de Nerval qui n'est pas le seul (on peut citer, entre autres auteurs,

Par Ahmed Cheniki

Lamartine, Chateaubriand, Renan, Flaubert, Delacroix...) reprend à son compte la théorie de Montesquieu sur le despotisme oriental : «J'avais peut-être un peu cédé au désir de faire de l'effet sur ces gens tour à tour insolents ou serviles, toujours à la merci d'impressions vives et passagères, et qu'il faut connaître pour comprendre à quel point le despotisme est le gouvernement normal de l'Orient.» Jules Ferry ne disait-il pas à propos de l'Algérie qu'il fallait réduire ce peuple à néant : «Si nous avons le droit d'aller chez ces barbares, c'est parce que nous avons le devoir de les civiliser (...) Il faut non plus les traiter en égaux, mais se placer au point de vue d'une race supérieure qui conquiert» (à la Chambre, en 1884). Son discours est d'actualité. Il faudrait tout simplement substituer au mot «civiliser» le verbe un peu récent, démocratiser.

C'est en réponse à ce discours truffé de clichés et de stéréotypes que va réagir l'élite des pays dits arabes en plongeant dans les origines donnant à voir une autre culture, une autre civilisation, sans rejeter certains acquis de l'école. C'est la même réalité qu'a connue l'Afrique noire avec la négritude, grâce à Césaire, Senghor et Damas. La relation avec l'Autre ne pouvait être que négative, oppositionnelle, donnant à voir un Occident arrogant et injuste. Certains romans arabes et pièces de théâtre s'inscrivent dans une sorte de réaction au discours «occidental», donnant à voir une logique inversée, intrusion de traces intertextuelles extrêmement prégnantes. Comme chez Kateb Yacine quand un personnage autochtone gifle en connaissance de cause Ernest, le Français, contrairement à Meursault de *L'Étranger* de Camus qui tue l'Arabe, mais soutient qu'il ne sait pas. Le Syrien Saâdallah Wannous dans *Moughamarat ra's mamelouk Jaber* (Les aventures de la tête du mamelouk Jaber) convoque l'Histoire, donnant à voir des Européens massacrant leurs propres populations (la commune de Paris) ou l'Égyptien Mahmoud Diab dont le personnage principal de sa pièce n'arrête pas de parler des dizaines de millions absurde-ment tués lors des deux guerres mondiales dans une confrontation entre Européens. C'est le cas également du texte du Syrien Mustapha El-Hallaj, *Cérémonie officielle particulière à Dresde*. De nombreux textes romanesques, dramatiques et filmiques convoquent l'Histoire pour mettre en scène les horreurs coloniales (films algériens, de Chahine). Souvent, dans de nombreux textes, nous avons l'impression que s'amorce un dialogue polémique avec des textes européens qui fabriquent une image figée et immuable de l'Arabe, une sorte de réponse à ce regard péjorant et dévalorisant (cf. *L'orientalisme* d'Edward Saïd).

Dans de nombreux textes sortis aux Etats-Unis et en Europe, notamment après le 11 Septembre, l'Arabe est décrit comme un fief terroriste de naissance, un monde inconnu, présenté comme étrange et étranger. Les textes de l'écrivain américain Don Delillo montrent très bien cette réalité, notamment *Mao2* mettant en scène un Arabe terroriste, du nom de Abu Rashid, un Libanais extrêmement dangereux, comme le sont d'ailleurs ses congénères. Cette image d'une identité présentée comme figée, contrastant avec la réalité complexe des sociétés arabes et des relations et des échanges continus entre les cultures, très différentes, vivant des situations tout à fait distinctes, gommant les multiples brassages et les emprunts successifs, travaillant le discours médiatique et littéraire provoque une réaction des intellectuels arabes qui tentent de démonter les mécanismes de ce discours et d'interroger et de déconstruire les espaces épistémologiques européens, perçus comme trop marqués